



HAL
open science

Jarry et Le Magasin pittoresque : une érudition familière

Julien Schuh

► **To cite this version:**

Julien Schuh. Jarry et Le Magasin pittoresque : une érudition familière. L'Étoile-Absinthe, 2010, 123-124, pp.101-134. hal-00983974

HAL Id: hal-00983974

<https://hal.science/hal-00983974>

Submitted on 5 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JARRY ET *LE MAGASIN PITTORESQUE*

Une érudition familière

Julien Schuh

Dans son commentaire de *L'autre Alceste*, Maurice Saillet dresse le portrait d'un Jarry érudit et compilateur. La multiplicité des allusions mythologiques et religieuses lui fait envisager ce « Drame en cinq récits » comme une construction savante :

[...] les sources de *L'autre Alceste* sont disparates et fort estompées. Il faut les chercher dans la fable grecque ; dans le Talmud et la Kabbale, la Bible et le Coran ; peut-être aussi dans les livres sacrés de l'Égypte, de la Perse anciennes, et dans les contes profanes de l'Arabie¹.

Ce n'est pourtant pas ce genre de méthode d'écriture que Jarry mettait en scène dans ses romans ; on se souvient que Sengle, dans *Les Jours et les Nuits*, « éjaculait en une écriture de quelque méchante demi-heure » des œuvres d'une complexité désarmante, après une bonne nuit de sommeil². Plutôt que de se pencher sur des dictionnaires spécialisés, il suffit souvent, pour découvrir les textes « entraînés » de Jarry, de parcourir l'ersatz d'encyclopédie des classes moyennes de l'époque : *Le Magasin pittoresque*.

1. Maurice Saillet, « Commentaire », dans Alfred Jarry, *L'autre Alceste*, Paris, Fontaine, coll. L'Âge d'or, 1947, p. 31-32.

2. Alfred Jarry, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1972, p. 793-794 [désormais OC I].

Cette publication, fondée en 1833 à l'initiative d'Édouard Charton, selon la formule du *Penny Magazine* anglais, se propose de donner « un degré d'utilité encore inconnu jusqu'ici à l'alliance du dessinateur et de l'écrivain³. » Les premiers bois publiés dans la revue sont des clichés des gravures anglaises, la *Society for the Diffusion of Useful Knowledge*, non contente de faire fortune avec sa publication à un penny, se chargeant de vendre aux autres nations des stéréotypes permettant de reproduire localement la formule de la revue à moindre frais⁴. *Le Magasin pittoresque* est immédiatement un succès ; il est lu dans toutes les classes de la société, mais particulièrement dans la bourgeoisie, pour qui il constitue une sorte de miroir illustré de sa nouvelle maîtrise technologique. De nombreux artistes trouvent dans cette publication des éléments à incorporer à leurs œuvres : Gustave Moreau l'utilise abondamment pour construire ses paysages complexes et les tatouages de ses figures, notant sur des carnets les références des images intéressantes⁵ ; Cézanne peignait souvent d'après les gravures du *Magasin pittoresque* plutôt que de s'embêter avec des modèles : « dans certains moments d'exaspération contre la malice des choses, il arrivait à Cézanne de se rabattre sur les images du *Magasin Pittoresque*, dont il possédait quelques tomes chez lui⁶ ». En littérature, c'est Raymond Roussel qui fait un usage inspiré des articles et illustrations de la revue.

Jarry partage la fascination de ses contemporains pour ce magazine. On savait déjà que la légende chinoise des têtes volantes des *Jours et les Nuits*, loin d'avoir été extraite par Jarry de l'*Ethnographie des peuples étrangers à la Chine* de Ma-touan-lin, traduite par le marquis Hervey de Saint-Denys (comme le supposait Maurice Saillet⁷), apparaissait dans *Le Magasin pittoresque* de 1858⁸ ; on trouve d'ailleurs dans le même volume une belle gravure de caméléon, à mettre en regard de celles de Jarry (fig. 1 et 2).

On retrouve également dans *Le Magasin pittoresque* le conte de Marceline Desbordes-Valmore élevé au rang de livre pair, où il apparaît sous le titre qu'il arbore dans la bibliothèque du Docteur Faustroll, *Le serment des petits hommes*⁹ ; *Le Vieux*

3. Liminaire du premier volume du *Magasin pittoresque*, t. 1, 1833, p. ii.

4. Voir Marie-Laure Aurenche, *Édouard Charton et l'invention du Magasin pittoresque (1833-1870)*, Paris, Champion, coll. Romantisme et modernités, 2002, p. 138.

5. Voir Geneviève Lacambre, « De la documentation à la création : l'exemple de Gustave Moreau », dans Stéphane Michaud, Jean-Yves Mollier et Nicole Savy (éd.), *Usages de l'image au XIX^e siècle*, creaphis éditions, 1992, p. 79-92.

6. Ambroise Vollard, « L'atelier de Cézanne », *Mercur de France*, n° 402, 16 mars 1914, p. 292.

7. Maurice Saillet, « Note sur l'ethnographie d'un peuple étranger à la Chine », *Dossiers acénonètes du Collège de 'pataphysique*, n° 26, 22 merdre 91 E.P. [8 juin 1964], p. 11-14.

8. « Peuples et personnages fabuleux selon les chinois », *Le Magasin pittoresque*, t. xxvi, 1858, p. 96. Cet article est signalé par la Sous-Commission des Révisions du Collège de 'Pataphysique, « Nouvelles recherches sur l'ethnographie d'un peuple étranger à la Chine », *Subsidia Pataphysica*, n° 23, 13 palotin 101 E.P. [2 mai 1974], p. 99-101.

9. Julien Schuh, « Les livres pairs d'Alfred Jarry », *Conserveries mémorielles*, 2008, 3^e année, n° 5, p. 144. <http://www.celat.ulaval.ca/histoire.memoire/cm_articles/cm5.SCHUH.pdf> Voir Marceline Des-

de la Montagne de son côté doit beaucoup au deuxième tome des *Voyageurs anciens et modernes* publié par Édouard Charton « Aux Bureaux du Magasin pittoresque »¹⁰. Mentionnons encore « La Menée de Hennequin », poème de jeunesse inspiré également par la lecture de ce magazine¹¹, ou « le Peter Botte dans l'Île de France », montagne de l'Île Maurice surmontée d'une excroissance que Jarry identifie avec le rocher poussé par Sisyphe dans *Les Jours et les Nuits*, et qui apparaît (avec cette orthographe) dans un article du *Magasin pittoresque*¹² (fig. 4). D'après Gourmont, c'est là même que Jarry trouva Ubu, sous la forme de ces « médecins de Florence [qui] s'affublaient d'un masque à long nez » : « La figure même que Jarry, qui l'avait trouvée dans le *Magasin pittoresque*, donna à son père Ubu¹³ » (fig. 3).

Figure 3. « Habit des médecins et autres personnes qui visitent les pestiférés », *Le Magasin pittoresque*, 1841, p. 120.



Sous cette gravure, qui sert de frontispice au *Traité de la peste* (1721), sont les lignes suivantes :

Habit des médecins et autres personnes qui visitent les pestiférés. Il est de marroquin de Levant ; le masque a les yeux de cristal, et un long nez rempli de parfums.

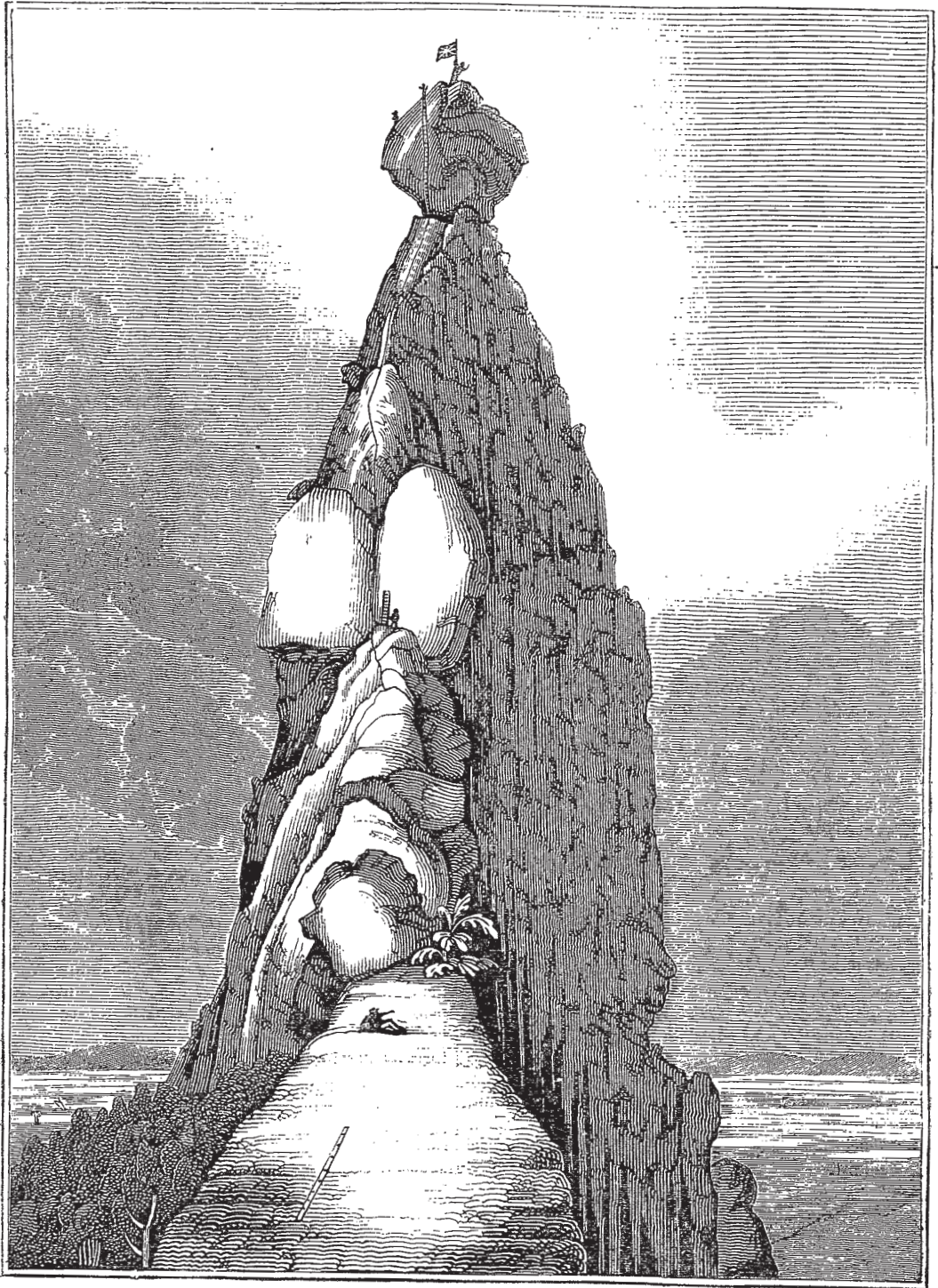
bordes-Valmore, « Le Serment des petits hommes », *Le Magasin pittoresque*, t. xxiii, 1855, p. 109-112, 113-115, 125-128 et 133-135.

10. Julien Schuh, « Alfred Jarry lecteur de Marco Polo. L'édition-source du *Vieux de la Montagne* », *L'Étoile-Absinthe*, n° 119-120, 2008, p. 83-99.

11 Voir Michel Lascaux, « Folklore et poésie : La Menée Hennequin de Jarry », *L'Étoile-Absinthe*, n°s 1-2, mai 1979, p. 9-10 et 13-14 ; il cite comme source possible du poème la nouvelle « Le Sagar des Vosges », *Le Magasin pittoresque*, 1853, p. 252.

12. « Ascension du Peter-Botte », *Le Magasin pittoresque*, t. i, 1833, p. 329-330 ; voir Collège de Pataphysique, « *Les Jours et les Nuits* » : *Essai d'iconologie documentaire (& plus) pour enluminer, illuminer & scientifiquement enténébrer les clartés & les obscurités du roman d'un déserteur d'Alfred Jarry*, Rilly-la-Montagne, Cymbalum pataphysicum, 1992, p. 178 ; on y rappelle aussi que Gourmont affirmait que Jarry avait trouvé l'idée d'Ubu dans *Le Magasin pittoresque* de 1841.

13. Remy de Gourmont, « La Peste », dans *Épilogues : Réflexions sur la vie, volume complémentaire : 1905-1912*, Paris, Mercure de France, 1921, p. 255 (paru précédemment dans le *Mercure de France* du 16 février 1911, p. 813). Les *Organographes du Cymbalum Pataphysicum*, n° 19-20, 1983, p. 30, identifient cette figure dans *Le Magasin pittoresque*, t. ix, 1841, p. 120.



(Le mont Peter - Botte.)

Figure 4. « Le mont Peter-Botte », *Le Magasin pittoresque*, 1833, p. 329.

Jarry devait posséder une collection familiale de volumes anciens de cette publication, qui lui servait déjà dans l'enfance, selon les souvenirs de Charlotte, à animer ses jeux littéraires : « on faisait le théâtre dans les feuilles du *Magasin pittoresque* avec des quilles habillées et la neige tombait... du papier par petits morceaux¹⁴ ». Il se replongea fréquemment dans cette encyclopédie des familles pour trouver l'inspiration — tout particulièrement à la fin de l'année 1896, où il écrit *Les Jours et les Nuits*, *L'autre Alceste*, rédige des articles de présentation d'*Ubu Roi*, et prépare son allocution pour la générale à l'*Œuvre*.

ÂMES SOLITAIRES — DE L'INUTILITÉ DU THÉÂTRE AU THÉÂTRE — LA DRAGONNE

Le Magasin pittoresque apparaît discrètement dans le premier compte rendu critique de Jarry, celui d'*Âmes solitaires* de Gerhart Hauptmann, au détour d'une image difficilement compréhensible : « les Pensées que son front exsude, ainsi faisant acte de Vie, s'interrompent en éparpillement effrité : du choc de l'intellectuelle existence et de la vie pratique, le néant, comme un serpent de sulfocyanure à sa naissance flamboyante rentrant ses cornes oculaires sous le dôme tombant d'un doigt¹⁵ ». L'origine de ce serpent, qui désigne en réalité un jouet, est à chercher dans *Le Magasin pittoresque* :

Sulfocyanure de mercure (serpents de Pharaon).

Le cyanogène forme, avec le soufre, un corps remarquable, le *sulfocyanogène*, sur les propriétés duquel nous ne pourrions pas insister sans dépasser la limite de notre cadre ; nous nous bornerons à signaler une de ses combinaisons, bien connue aujourd'hui grâce aux singulières propriétés qu'elle possède. Nous voulons parler du *sulfocyanure* de mercure, avec lequel on prépare ces petits cônes combustibles, généralement désignés sous le nom pompeux de *serpents de Pharaon*.

Pour obtenir le produit en question, on verse du sulfocyanure de potassium dans une dissolution étendue de nitrate acide de mercure ; il se forme un abondant précipité de sulfocyanure de mercure. C'est une poudre blanche, combustible, qui, après avoir été recueillie sur un filtre, doit être transformée en une pâte ferme par une trituration dans de l'eau gommée. La pâte, additionnée d'une petite quantité de nitrate de potasse, puis façonnée en cônes ou en cylindres de 3 centimètres environ de hauteur, est complètement desséchée au bain-marie. Une fois sec, l'*œuf* ainsi obtenu est prêt à éclore sous la simple action d'une allumette enflammée, et le phénomène se produit immédiatement. Le sulfocyanure se boursouffle peu à peu, le cylindre s'allonge à vue d'œil, et se transforme en une matière jaunâtre qui se dilate, s'étend jusqu'à atteindre une longueur de

14. « Notes de Charlotte Jarry sur Alfred Jarry », dans Alfred Jarry, *Œuvres Complètes*, t. III, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1988, p. 702 [désormais OC III].

15. « Âmes solitaires », *L'Art littéraire*, nouvelle série, n° 1-2, janvier-février 1894, p. 22.

50 à 60 centimètres. On dirait un véritable serpent, qui prend instantanément naissance pour se dérouler en replis tortueux et s'échapper de l'étroite prison où il était resserré. Le résidu est en partie formé de cyanure de mercure et de paracyanogène ; il constitue un produit vénéneux qui doit être jeté ou brûlé ; il est friable, et tombe facilement en poussière sous le seul contact des doigts. Pendant la décomposition du sulforyanure de mercure, il se dégage de grandes quantités d'acide sulfureux, et il est à regretter que le serpent de Pharaon signale son apparition par une odeur suffocante, très-désagréable¹⁶.

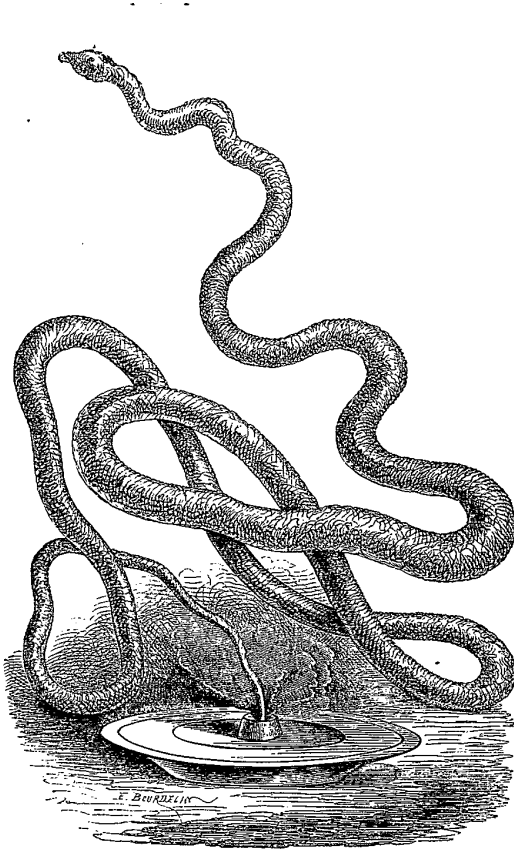


Fig. 5. — Serpent de Pharaon.

Raymond Roussel, autre adepte de chimie amusante, mentionne les « serpents de Pharaon » au chapitre 5 de *Locus Solus*.

L'utilisation ponctuelle de références tirées du *Magasin pittoresque* est fréquente chez Jarry. Dans l'article de théorie de la mise en scène qu'il publie dans le *Mercur de France* en septembre 1896, une allusion problématique a suscité de nombreux commentaires : celle à Anna Peranna, nymphe citée dans un vers des *Fastes* d'Ovide¹⁷ : « Dans une œuvre écrite, qui sait lire y voit le sens caché exprès pour lui, reconnaît le fleuve éternel et invisible et l'appelle *Anna Peranna*¹⁸. » L'origine de cette citation est révélée quelques années plus tard, dans les brouillons de *La Dragonne* :

Alors, étant logique, il but dans l'obscurité, et un vers lu dans en son enfance en un magazine, au sujet d'une curiosité

16. « La chimie sans laboratoire. Le cyanogène et ses composés », *Le Magasin pittoresque*, t. xxxiv, 1866, p. 205-206.

17. Voir Alfred Jarry, *Ubu* (contient *Ubu Roi*, *Ubu cocu*, *Ubu enchaîné*, *Ubu sur la Butte*), présentés et annotés par Noël Arnaud et Henri Bordillon, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1978, p. 506-507.

18. Alfred Jarry, « De l'inutilité du théâtre au théâtre », OC I, p. 406.

italienne, chanta dans son cerveau le fleuve éternel et invisible au nom mystérieux et dont on nul ne sait pas le sens :
Amne perenne latens, ꝥAnna ꝑPeranna vocor¹⁹.

Ce « magazine » n'est autre que *Le Magasin pittoresque* : on retrouve dans le volume de 1855 — celui-là même qui contient *Le Serment des petits hommes* — le vers d'Ovide cité par Jarry, avec dans la citation la forme particulière « Peranna », variante du « Perenna » attendu :

ANNE. *Anna Perenna*, déesse romaine, était le symbole de l'année lunaire, et, par suite, de toute espèce d'année, du temps en général, et des bienfaits que chaque année apporte avec elle, entre autres moissons. Ovide, dans ses Fastes, donne une autre étymologie au nom de cette déesse (*amnis*, fleuve).

Amne perenne latens, Anna Peranna, vocor.
(Fleuve éternel et invisible, on m'appelle Anna Peranna.)

Bonstetten rapporte que, dans la chapelle de cette divinité, on adore aujourd'hui la mère de la sainte Vierge sous le nom d'*Anna Petronilla*. Anna peut également venir d'un mot hébreu qui signifie grâce²⁰.

Si l'on ne trouve trace de la curiosité italienne (à moins qu'il ne faille considérer ainsi la chapelle consacrée à la Vierge), la précision de la citation du texte et de sa traduction montre l'importance que Jarry accordait à ce passage.

Au moment de la rédaction de *La Dragonne*, Jarry semble ainsi avoir repris ses anciennes lectures ; on trouve dans le feuillet qui précède cette citation une autre référence aux publications de Charton, à travers la comparaison des liqueurs alcoolisées aux fleuves du paradis :

Et il y en a quatre, disent les anciens disent Marco Polo et Conrad Indicopleuste, qui lesquels sortent du Paradis, et dont la source même est la fontaine de Jouvence²¹.

Ce passage confirme la source du *Vieux de la Montagne* : c'est en effet dans le deuxième tome des *Voyageurs anciens et modernes* que l'on trouve simultanément les récits

19. Alfred Jarry, « Descendit ad inferos », manuscrit de *La Dragonne*, troisième feuillet, Harry Ransom Center, Carlton Lake Collection of French Manuscripts, University of Texas, Austin, 143.5 ; OC III, p. 455.

20. « Prénoms français tirés du latin », *Le Magasin pittoresque*, t. xxiii, 1855, p. 246.

21. Alfred Jarry, « Descendit ad inferos », manuscrit de *La Dragonne*, deuxième feuillet, Harry Ransom Center, Carlton Lake Collection of French Manuscripts, University of Texas, Austin, 143.5 ; OC III, p. 455.

de Marco Polo et de Cosmas (et non Conrad) Indicopleustes (Jarry, métamorphosant le nom, a également oublié le s final de ce terme « qui signifie en grec “navigateur dans l’Inde²²” »). Plusieurs notes de Charton, dans le récit de Cosmas, développent le mythe des quatre fleuves du paradis, qui divisent le monde en quatre parties et dont la source est dans le jardin d’Éden (mythe que Jarry réutilisera dans *Le Vieux de la Montagne*) :

Au centre est la terre que nous habitons, avec ses quatre golfes : Romain (la Méditerranée), Arabique, Persique, et la mer Caspienne, et ses quatre fleuves : le Géhon (ou Nil), le Phison (ou Indus), le Tigre et l’Euphrate ; alentour est l’Océan ; puis, au-delà, la terre où habitaient les hommes avant le déluge, et où sont les sources des quatre fleuves qui passent sous l’Océan par des conduits souterrains. Cette terre transmarine, où était situé le paradis d’Adam et d’Ève, du côté de l’Orient, s’étendait jusqu’au pied des murailles qui servaient de clôture à l’univers²³.

Ces exemples pour montrer l’imprégnation de la lecture du *Magasin pittoresque* chez Jarry : les souvenirs d’enfance remontent naturellement à la surface lors de l’écriture de *La Dragonne*, roman du retour aux origines.

FILIGER — PRÉSENTATION D’*UBU ROI* — *LES JOURS ET LES NUITS*

Par trois fois, Jarry fait référence aux théories du Dr Misès, pseudonyme sous lequel Gustav Theodor Fechner, célèbre psychologue de l’époque, publiait ses élucubrations plus mystiques que scientifiques. Brunella Eruli²⁴ et Sylvain-Christian David²⁵ ont montré l’importance de cette référence, même s’il était difficile de l’expliquer : l’opuscule que cite Jarry, *Vergleichende Anatomie der Engel*, soit l’*Anatomie comparée des anges*, paru en 1825, n’a pas été traduit en français avant 1987²⁶. Bergson, qui parla de Fechner dans ses cours de philosophie suivis par Jarry, fit-il des digressions sur son double fantaisiste, comme le suppose Henri Béhar²⁷ ? La réalité est plus simple : Jarry l’a croisé, une fois de plus, dans *Le Magasin pittoresque*, sous forme d’extraits²⁸.

22. Édouard Charton (éd.), « Cosmas Indicopleustes, voyageur égyptien », *Voyageurs anciens et modernes*, t. II, *Voyageurs du Moyen Âge*, Aux Bureaux du Magasin pittoresque, 1855, p. 2.

23. Édouard Charton, *op. cit.*, p. 11-12, note 5 ; voir également les pages 18 et 30.

24. Brunella Eruli, « Dans la sphère d’Ubu », *L’Étoile-Absinthe*, n^{os} 77-78, « Centenaire d’*Ubu Roi* », mars 1998, p. 185-196.

25. Sylvain-Christian David, « Pataphysique et psychanalyse », *Europe*, n^{os} 623-624, « Alfred Jarry », mars-avril 1981, p. 52-61.

26. Docteur Misès, « *Vergleichende anatomie des Engel. Anatomie comparée des anges* », trad. C. Rabant, *Partio*, n^o 8, 1987, p. 79-114 (référence donnée par Brunella Eruli, art. cité, p. 187). Pour une traduction en volume, voir Gustav T. Fechner, *Anatomie comparée des anges* suivi de *Sur la Danse*, trad. Michele Ouerd et Annick Yaiche, postface de William James, Paris, Éditions de l’Éclat, coll. Philosophie imaginaire, 1997.

27. Henri Béhar, *Les Cultures de Jarry*, Paris, PUF, coll. écrivains, 1988, p. 200.

28. « Anatomie comparée des anges », *Le Magasin pittoresque*, t. xxiv, 1856, p. 294-295 et 306-307. Voir

Jarry fait pour la première fois référence à Misès, dans son article sur « Filiger²⁹ » en septembre 1894 :

L'être qui naît donne à son corps germe sa forme parfaite, baudruche de son âme, la sphère : puis le voilà parti en différenciations rameuses et compliquées, jusqu'à ce que, le beau ressouvenu, il libre derechef en sa primordiale (ou une pareille) sphéricité. Tels presque déjà il y a soixante-neuf ans le D^r Misès avait défini les anges³⁰.

Le livre de Misès avait effectivement paru 69 ans avant cet essai — comme le précisait en note le rédacteur anonyme de l'article du *Magasin pittoresque* : « Esquisse par le docteur Misès ; Leipsick, 1825. »³¹ Jarry synthétise ici la première partie de cet article publié en 1856 :

Je considère le corps humain comme un agrégat de parties saillantes et rentrantes, de protubérances, de cavités, n'offrant aucune trace d'unité harmonique, et je me demande si je ne pourrais en tirer quelque chose de plus parfait ; je retranche une partie, et puis une autre, et, quand j'ai enlevé la dernière excroissance qui nuisait à l'unité de forme, j'arrive à n'avoir plus qu'une sphère, une boule³² !

L'article du *Magasin pittoresque* est remis à contribution pour le discours de présentation d'*Ubu Roi* qu'il prononce à la répétition générale le 9 décembre 1896 :

Le swedenborgien docteur Misès a excellemment comparé les œuvres **rudimentaires** aux plus parfaites et les êtres embryonnaires aux plus complets, en ce qu'aux premiers manquent tous les accidents, **protubérances** et qualités, ce qui leur laisse la forme sphérique ou presque, comme est l'ovule et M. Ubu, et aux seconds s'ajoutent tant de détails qui les font personnels qu'ils ont pareillement forme de sphère, en vertu de cet axiome, que le **corps** le plus poli est celui qui présente le plus grand nombre d'aspérités³³.

Cette équivalence des contraires, du lisse et du rugueux, dans la forme de l'œuf primitif, est en effet expressément professée par Misès, chez qui l'on retrouve les termes « corps », « protubérances » et « rudimentaire », qui trahissent l'emprunt de Jarry :

Les extrêmes se touchent, dit le proverbe, et le proverbe a raison ; mais ils ne se touchent que d'un côté, tandis que de l'autre ils s'écartent à l'infini. Un **corps** qui ne reçoit

en annexe le texte intégral de cet article.

29. *Mercur de France*, n° 57, septembre 1894, p. 73-77.

30. OC I, p. 1024.

31. « Anatomie comparée des anges », art. cité, p. 294.

32. *Idem*, p. 295.

33. *Mercur de France*, n° 84, janvier 1897, p. 218-219 ; repris dans OC I, p. 399. Je mets en gras.

aucune impulsion et un **corps** sollicité dans tous les sens par des impulsions contraires, resteront tous deux en repos ; un crâne qui n'aura aucune **protubérance** caractéristique et celui qui les aura toutes dans la perfection, présenteront l'un et l'autre une surface également unie, etc. Voilà comment il peut se faire que la moins organisée de toutes les créatures animées, savoir l'animalcule infusoire, et la plus parfaite, savoir l'ange, l'habitant du soleil, auront également la forme sphérique ; mais ce qui n'est chez l'un qu'un globule presque **rudimentaire**, devient chez l'autre le degré suprême de l'organisation³⁴.

Jarry réutilise encore cette définition très particulière du lisse fournie par *Le Magasin pittoresque* dans *Les Jours et les Nuits* (parus en mai 1897), où les termes « protubérances » et « rudimentaire » apparaissent à nouveau :

C'est la théorie peu neuve du Dr Misès, qu'il n'y a point de différence entre la sphère, forme d'un **corps rudimentaire**, où ne se sont développées aucunes **protubérances** (Ormutz, dirons-nous ici), où ne se sont creusées aucunes dénivellations (Ahriman), et la forme d'un corps parfait, qui est encore la sphère, parce que ce corps possédera toutes les **protubérances** et tous les creux (s'il est pur, ceux-ci au moins à l'état de souvenir, ce qui n'est point différent de ce que le vulgaire appelle la réalité actuelle), présentera donc une multitude de reliefs et de dépression, sera infiniment rugueux — ce qui est la définition, comme on sait, du corps poli, le poli résultant de la petitesse extrême des saillies, qui est en raison directe de leur multiplicité³⁵.

À ces trois références directes, il faut ajouter, comme l'avait déjà noté Brunella Eruli³⁶, le monologue d'Ubu dans la section « L'Art et la Science » des *Minutes de sable mémorial* :

La sphère est la forme parfaite. Le soleil est l'astre parfait. En nous rien n'est si parfait que la tête, toujours vers le soleil levée, et tendant vers sa forme ; sinon l'œil, miroir de cet astre et semblable à lui.

La sphère est la forme des anges. À l'homme n'est donné que d'être ange incomplet. Plus parfait que le cylindre, moins parfait que la sphère, du Tonneau radie le corps hyperphysique. Nous, son isomorphe, sommes beau.

On retrouve la même gradation du soleil à l'œil chez Misès, qui note également l'incomplétude du corps humain :

L'homme est un abrégé de l'univers, disent les philosophes ; le plus bel organe de l'homme est une sphère qui se nourrit de lumière ; donc le plus beau des êtres, dans le

34. « Anatomie comparée des anges », art. cité, p. 295. Je mets en gras.

35. OC I, p. 796. Je mets en gras.

36. Brunella Eruli, art. cité, p. 187-188.

grand univers, aura la même forme, mais avec une existence indépendante et infiniment plus développée. Dans notre milieu terrestre, l'œil n'a pu vivre par soi et pour soi ; il est ici comme en exil. C'est dans le soleil qu'il trouve sa véritable patrie, et si le soleil nourrit des êtres, ce qu'on ne peut guère contester au roi de la création, ce sont assurément des yeux parfaits et indépendants.

[...] Une chose le frappe encore, c'est que tout animal naît d'un œuf, et l'homme lui-même, dans le sein de sa mère ; malheureusement la nature grossière au milieu de laquelle nous vivons transfigure et déforme bientôt ce germe quasi sphérique ; nous sommes des anges manqués.

[...] Que le soleil ait essentiellement la puissance de produire des formes sphériques, c'est, dit notre bizarre anatomiste, ce que prouve la tête humaine, qui est à la fois plus constamment tournée vers le soleil et plus arrondie ; c'est ce que prouve encore notre œil, qui est en relation plus spéciale avec cet astre³⁷.

Enfant, Jarry avait sans doute projeté ses rêveries sur cet article ; adulte, il s'en sert (non sans un certain dédain qui ne fait que prouver son importance) comme fondement pour interpréter la forme d'Ubu et lui permettre de faire sien ce personnage emprunté.

L'AUTRE ALCESTE

Jarry a décrit à plusieurs reprises les mécanismes de la création littéraire : le symbole en est la Machine à Décerveler, qui broie les éléments extérieurs pour créer des œuvres nouvelles et plus pures, car débarrassées de tous les éléments qui les faisaient contingentes. La digestion, décrite dans « Être et Vivre » et *Les Jours et les Nuits* ou le *Faustroll*, l'oubli, central dans « Filiger » et les présentations d'*Ubu Roi*, la synthèse exposée dans le « Lintéau » des *Minutes* comme un travail d'élagage et de resserrement du charbon de l'expérience en un diamant, l'œuvre, sont autant d'images de ce processus qui fonctionne essentiellement sur le mode de « l'embrayage », pour reprendre une autre métaphore chère à Jarry et empruntée au monde du cyclisme : Jarry ne crée pas, il recrée, à partir d'un matériau hétérogène et apporté par le hasard. L'acte principal dans son esthétique est celui de l'appropriation : images, articles, phrases sont intégrées à une œuvre de plus grande envergure qui leur donne un sens nouveau.

Trouver une cohérence à un amalgame d'éléments désunis — ce qui revient, simultanément, à donner une cohérence à son expérience, à racheter le hasard de la vie par la justification de l'art —, telle est la fonction de l'œuvre d'art. Jarry, pour trouver cette cohérence, utilise souvent le collage ; non pas seulement le collage d'éléments les uns à la suite des autres, mais l'application d'un scénario tiré d'une autre sphère du savoir à des éléments controuvés. Dans *César-Antechrist*, il transpose le récit de l'Apocalypse

37. « Anatomie comparée des anges », art. cité, p. 295 et 306.

sur les aventures du Père Ubu ; fréquemment, ses personnages revivent la Passion du Christ, et la quasi-totalité des textes de *La Chandelle verte* sont le fruit d'amalgames fondés sur des rapprochements de sonorités ou des similarités de formes.

Ainsi de *L'autre Alceste*, fondé sur des légendes coraniques dont Jarry transforme le sens en les lisant à travers le filtre du mythe d'Alceste, qu'il devait connaître à travers la pièce d'Euripide. Il mentionne en effet, dans un compte rendu d'une traduction nouvelle en 1901, avoir lu *Alceste* en grec « dans le texte d'Euripide » (OC II, p. 613). Alceste, épouse d'Admète, accepte de mourir à la place de son mari, qui a obtenu le don d'immortalité à condition de trouver un remplaçant à offrir à Thanatos. Hercule, à qui Admète a offert l'hospitalité, combat la Mort et lui enlève Alceste auprès de son tombeau. Chez Jarry, Salomon joue le rôle d'Admète ; Balkis, celui d'Alceste, et Roboam, le fils de Salomon, celui d'Hercule. Cette trame sert à Jarry à recomposer les éléments de « Légendes bibliques des Musulmans » trouvées dans *Le Magasin pittoresque*.

Certains passages du texte de Jarry sont tissés de citations, qui entremêlent des extraits parfois distants des mêmes légendes du Coran parues en livraisons en 1847.

« Légendes bibliques des Musulmans », <i>Le Magasin pittoresque</i> , t. xv, 1847.	Alfred Jarry, « L'autre Alceste »
« Quelques mois après l'ensevelissement de la reine, l'ange de la mort apparut à Salomon avec six visages . Le roi, qui ne l'avait jamais vu sous une si belle forme, lui demanda ce que signifiaient ces six visages. « Avec celui de droite, répondit l'ange, je recueille les âmes des habitants de l'Orient ; avec celui de gauche, celles de l'Occident ; avec celui qui est sur ma tête, les âmes des habitants du ciel ; avec le visage inférieur, je prends les djinns dans les entrailles de la terre ; avec celui de derrière, les âmes des peuplades de Jajjudi et de Madjudi ; avec celui de devant, les âmes des croyants , et la tienne est du nombre. » (« Légendes bibliques des Musulmans », <i>Le Magasin pittoresque</i> , t. xv, 1847, p. 364).	« L'ange de la mort est apparu à mon maître avec six visages, avec lesquels il recueille les âmes des habitants de l'orient, de l'occident, du ciel, de la terre, des pays de Jajjudi et Madjudi et du pays des croyants. » (OC I, p. 909)

<p>« Les djinns qui travaillent à la construction du temple faisaient avec leurs truelles et leurs marteaux un tel vacarme que les habitants de Jérusalem ne pouvaient plus s'entendre. Salomon demanda à ces turbulents ouvriers s'ils n'avaient pas un moyen de couper les métaux sans produire un tel bruit. [...] le corbeau pourra te l'indiquer. [...] Le corbeau voltigea quelques instants autour de ses œufs ; puis, voyant qu'elle ne pouvait les atteindre, prit son vol, et revint portant dans son bec une Pierre appelée samur. En touchant avec cette pierre le vase de cristal, il le fendit en deux. » (art. cité, p. 205)</p> <p>« Salomon fit sa prière, puis s'appuya sur un bâton, et invita l'ange à lui enlever son âme dans cette posture. Il mourut ainsi, et sa mort resta secrète pendant une année. Les djinns ne la connurent que lorsque le temple fut achevé, lorsque le bâton, rongé par les vers, tomba sur le parquet de cristal avec le corps qu'il soutenait. » (p. 365)</p>	<p>« Or les djinns qui travaillent au temple en coupant les métaux sans bruit avec la Pierre samur procurée par le corbeau entendront la chute du corps du prophète sur le parquet de sa salle de cristal, et ne voudront point achever de construire. Ils voient mon maître debout entre les murailles transparentes, appuyé sur son bâton de cèdre ; et si l'ange lui enlève son âme dans cette posture, le parquet lumineux ne vibrera, heurté par le corps terrestre, qu'après la rupture du bâton, rongé par les vers. » (<i>Ibid.</i>)</p>
<p>« Lorsqu'un croyant meurt, Gabriel m'accompagne ; son âme est enveloppée dans un voile de soie verte et insufflée à un oiseau vert qui stationnera dans le paradis jusqu'au jugement dernier. [...] »</p> <p>« Salomon remercia l'ange de son entretien, et le pria de tenir cachée aux hommes et aux djinns l'heure de sa mort. Ensuite il lava le corps du défunt, l'ensevelit, pria pour son âme et pour l'adoucissement de ses peines quand il serait interrogé par les anges Ankir et Menkir. » (p. 206)</p>	<p>« Mais le prophète ne veut point empêcher que les vers démentent un éternel mensonge, et l'ange a préparé l'enveloppe de soie verte où sera insufflée son âme, confiée à un oiseau vert qui la portera au tribunal des deux anges Ankir et Menkir. » (<i>Ibid.</i>)</p>

<p>« Alors son vizir Assaf, qui aimait à invoquer le nom de Dieu, lui dit : « Élève tes regards vers le ciel » (art. cité, p. 364)</p> <p>« Balkis s'inclina devant lui, abjura le culte du soleil : Salomon l'épousa, et la renvoya dans son royaume de Saba, où il allait la voir chaque mois. » (<i>Ibidem</i>)</p> <p>« Le Simorg ou <i>Simorg-Anka</i>, tiré d'un manuscrit arabe. — Cet oiseau merveilleux, dont le plumage brillait de toutes les couleurs imaginables, possédait non-seulement la connaissance de toutes les langues, mais encore la faculté de prédire l'avenir. » (<i>Ibid.</i>).</p>	<p>« Mais j'ai élevé mes regards vers le ciel, et la reine Balkis, femme de Salomon, qui a pour lui abjuré le culte du soleil, consentira à confier son âme à elle à l'ange qui l'insufflera dans l'enveloppe de soie verte, et l'ange de la mort, sous quelque forme qu'il apparaisse, recevra une âme enveloppée pour l'offrir à l'oiseau simurg, car l'âme doit parvenir au paradis des croyants par la région de l'air et du feu ; et un corps astral pour le batelier monstrueux, qui le transportera par le pays des marais. » (p. 909-910)</p>
<p>« Lui-même a toujours les yeux fixés sur l'arbre Sidrat-Almuntaha, qui porte autant de feuilles qu'il y a d'hommes vivants. Sur chaque feuille est inscrit le nom d'un individu. À la naissance d'un enfant, une nouvelle feuille pousse à l'arbre ; lorsqu'il a atteint le terme de sa vie, la feuille se dessèche, tombe, et au même instant j'enlève une âme. » (p. 206)</p>	<p>« Mais quand j'aurai avec mes ciseaux tranché ce tentacule visible de l'esprit du roi des prophètes, la feuille de laquelle pend le principe de sa vie croulera de l'arbre Sidrat-Almuntaha » (p. 910)</p>
<p>« De retour chez lui, Salomon fit faire avec les quatre pierres que les anges lui avaient remises un anneau au moyen duquel il pouvait à toute heure exercer son autorité sur le monde des esprits, des animaux, sur la terre et les vents. » (p. 183)</p>	<p>« C'est en vain que j'ai un anneau formé de quatre pierres me donnant toute autorité sur les mondes des esprits, des animaux, de la terre et des vents. » (p. 913)</p>

<p>« Enfin, un autre ange apporta à Salomon une quatrième pierre sur laquelle étaient gravés ces mots : <i>Il n'y a point de Dieu hors le seul Dieu, et Mahomet est son prophète.</i> » (p. 182)</p> <p>« Il s'entretint surtout avec les oiseaux. Leur langage, qu'il comprenait tout aussi bien que celui des hommes, le charmait par sa mélodie, et il se plaisait à entendre leurs sentences. [...] Le faucon : "Celui qui n'aura point pitié des autres ne trouvera pour lui-même point de pitié." [...] L'aigle : "Si longue que soit notre vie, elle arrive toujours à sa fin." Le corbeau : "Loin des hommes, c'est là qu'on est le mieux." Le coq : "Pensez à Dieu, ô hommes légers." » (p. 182)</p>	<p>« Je ne me souviens plus des devises inscrites sur les quatre pierres, mais de la maxime de l'aigle, que, si longue que soit la vie, elle n'est qu'un long retard de la mort. Et je me souviens aussi de la sentence du coq : Pensez à Dieu, ô hommes légers. Mais la plus belle maxime de toutes est celle du faucon, qu'il faut avoir pitié des autres hommes. » (<i>Ibid.</i>)</p>
<p>« Il mit pied à terre, et aperçut un petit homme ridé, courbé, dont les membres tremblaient.</p> <p>[...]</p> <p>» — Comment es-tu arrivé à un âge que nul homme n'a atteint depuis Abraham ?</p> <p>» — Une nuit, j'ai vu une étoile filante, et j'ai formé le souhait insensé de ne pas mourir avant de m'être trouvé en face du plus grand prophète.</p> <p>» — Tu es au terme de ton attente ; prépare-toi à la mort, car je suis le roi et prophète Salomon à qui Dieu a donné un pouvoir que jamais humain n'avait eu. » (p. 206)</p>	<p>« O si j'avais imité ce petit homme, qui mourut en ma présence après avoir fait vœu de vivre, à la vue d'une étoile filante, jusqu'à la rencontre du plus grand prophète ! » (p. 914)</p>

<p>« Salomon voulut voir si, comme on le lui avait dit, elle avait des pieds d'âne : il la fit entrer dans une salle dont le parquet était du cristal. Balkis, croyant que c'était un lac, releva sa robe pour le traverser, et découvrit ainsi deux jolis pieds de femme. » (p. 364).</p>	<p>« je me souviens qu'avant de l'épouser je la fis entrer dans une salle parquetée de miroirs, pour voir si elle n'avait point des pieds d'âne » (<i>Ibid.</i>)</p>
---	--

En comparant les récits du Coran avec *L'autre Alceste*, on ne peut que constater une fois de plus la volonté synthétique de Jarry : de ces contes foisonnantes, il ne retient que certains éléments très précis, le plus souvent choisis pour leur caractère mystérieux, leurs noms aux sonorités étranges — le sens, lui, passe à la trappe, comme les magistrats d'Ubu. On reconnaît la technique qui rend inoubliables les accessoires d'Ubu : la pierre samur, l'oiseau Simurg, les pays de Jadjudi et Madjudi, fonctionnent à la fois comme des signes d'exotisme et comme des symboles, destinés à provoquer la rêverie du lecteur. Les critiques de Vallette, qui regrettait que Jarry ait toujours l'air d'écrire comme pour lui seul, sans expliciter sa pensée³⁸, sont fondées ; c'est précisément cet effet qu'il visait. *L'autre Alceste*, récit resserré, énigmatique, polysémique, ne retient presque plus rien de sa source pseudo-encyclopédique. Comme l'expliquera Jarry à plusieurs reprises, le plagiat n'est qu'une manière de réécrire, en mieux, des textes de mauvaise qualité ; transmutés par l'esprit de l'écrivain, ils prennent un sens nouveau, plus haut³⁹.

Dans cette perspective, *Le Magasin pittoresque* est pour Jarry une source inépuisable de matériaux à intégrer à son œuvre : lié à l'enfance, à l'esprit déformateur et plus proche de l'absolu qui la caractérise⁴⁰, c'est également une sorte de *Cosmographie* moderne, réunissant des informations anonymes et variées, choisies pour leur caractère singulier, disponibles pour de nouvelles utilisations littéraires. Ceci confirme la proximité d'esprit de Jarry avec les auteurs de la Renaissance, notée par Apollinaire :

38. Le « Commentaire » de *La Machine à explorer le temps* « sera certainement intéressant, mais à la condition que le père Ubu consente à être clair. Je veux dire à ne pas trop jouer de l'ellipse : car ce n'est pas sa langue qui est obscure. Dans une démonstration *parlée*, on le comprend toujours très bien, parce qu'il en dit plus long en parlant qu'en écrivant, parce qu'il explique, quand il sent qu'on n'a pas bien saisi, parce qu'enfin on peut l'interroger. Mais dans une démonstration écrite, il a le tort de considérer comme connus — partant inutiles à exposer — des facteurs ou qu'on ignore, ou qu'on a oubliés et que la démonstration n'évoque point. » (Alfred Vallette, « Lettre à Alfred Jarry » (9 janvier 1899) ; citée dans Patrick Besnier, *Alfred Jarry*, Fayard, 2005, p. 384-385).

39. OC II, p. 393.

40. OC I, p. 467.

travaillant à partir de compilations, son œuvre réside essentiellement dans la réorganisation de ces matières premières.

ANNEXES

« Anatomie comparée des anges », *Le Magasin pittoresque*, t. xxiv, 1856, p. 294-295 et 306-307.

ANATOMIE COMPARÉE DES ANGES ⁽⁴¹⁾.

« Notre époque a beaucoup fait pour répandre du jour sur l'organisation du corps humain en étudiant celle des animaux, mais on n'a pas encore observé dans ce but les êtres supérieurs à l'homme, quoique une pareille recherche ne promette pas de moins beaux résultats. » Le docteur Misés s'est proposé de combler cette lacune, et, à défaut de dénomination plus précise, il désigne par le nom d'anges ces êtres supérieurs, sans aucune intention d'ironie ou d'impiété.

Après avoir ainsi expliqué le but de son travail, il entre en matière, en exposant d'abord quelques idées générales, puis il présente ses observations dans une suite de chapitres sur la figure des anges, sur le langage des anges ; sur la question de savoir si les anges ne sont pas des planètes vivantes, s'ils ont des sens particuliers : grands problèmes qu'il soumet gravement à nos méditations. Ce petit traité, véritable fantaisie germanique qu'il ne faut pas prendre au sérieux, méritait d'amuser un moment nos lecteurs.

L'homme voit en lui l'idéal de la beauté, nous dit l'ingénieux docteur, mais c'est que l'amour-propre n'aveugle pas moins l'espèce que l'individu. N'écoutons pas ce juge prévenu, qui prononce dans sa propre cause ; ne consultons que la froide et calme raison : elle nous dira que la beauté consiste dans l'harmonie des formes. Or le corps humain, avec ses angles, ses os saillants, ses excroissances, ses cavernes, etc., peut paraître une machine fort bien appropriée à certaines fonctions ; mais on ne voit pas où réside la beauté de l'ensemble. C'est une ébauche, où quelques parties, comme la courbure du front, l'œil surtout, offrent des éléments de beauté, mais sans former un tout irréprochable. Plusieurs de nos organes sont plutôt des instruments, des outils affectés à un certain service, sans avoir rien de commun avec la beauté absolue, à laquelle les idées de but et d'utilité sont étrangères.

Élevons-nous par la pensée au-dessus des préjugés d'espèce ; contemplons l'ensemble des corps célestes, et, si nous rencontrons quelque part des créatures plus parfaites, osons refuser notre admiration à ce prétendu archétype de la beauté, à ce

41. Esquisse par le docteur Misés ; Leipsick, 1825.

composé de creux et de bosses, où se révèlent partout les tâtonnements d'une nature encore novice et inexpérimentée.

Et pourquoi la forme la plus parfaite se trouverait-elle sur notre globe ? La place modeste qu'il occupe n'établit aucune présomption en sa faveur, même dans les limites de notre système planétaire. La terre est manifestement subordonnée au soleil, et paraît même moins bien partagée que plusieurs planètes. Mais, si la nature n'a pas produit son chef-d'œuvre quand elle a créé l'homme, pouvons-nous du moins imaginer à quelles formes elle s'est élevée par de nouveaux progrès ? Pour y parvenir, dit notre docteur, je prends mon télescope, et le dirige vers les globes manifestement supérieurs à la terre, et particulièrement vers le soleil ; nous saurons s'il porte réellement des êtres plus parfaits. Qui doutera du succès de nos observations après les découvertes de Gruithuis dans la lune ? Si l'œil corporel parcourt le monde avec des bottes de quarante mille lieues, que sera-ce de l'œil intellectuel que j'appelle à mon aide ? J'expose au public les résultats de mes découvertes. Qui voudra bien employer les mêmes instruments que moi, verra les mêmes choses. Les preuves et les déductions que je vais présenter ne sont nécessaires qu'aux personnes qui ne peuvent recourir à l'observation directe.

DE LA FIGURE DES ANGES.

Je considère le corps humain comme un agrégat de parties saillantes et rentrantes, de protubérances, de cavités, n'offrant aucune trace d'unité harmonique, et je me demande si je ne pourrais en tirer quelque chose de plus parfait ; je retranche une partie, et puis une autre, et, quand j'ai enlevé la dernière excroissance qui nuisait à l'unité de forme, j'arrive à n'avoir plus qu'une sphère, une boule !

C'est la forme par excellence, au dire de Xénophane ; mais ma boule ne me satisfait pas : l'harmonie, c'est aussi la vie, c'est la variété ; la plus parfaite des formes corporelles doit être capable de refléter l'intelligence, et quelle *expression* attendre d'une boule, où je n'aperçois aucune *impression* ?

Cependant le jeune homme qui lit son bonheur dans deux beaux yeux, que voit-il, sinon deux globes dans lesquels l'âme a passé tout entière ? L'œil n'est-il pas le vrai siège de l'âme ?... À cette pensée, ma création me devient plus chère ; elle est pour moi un œil d'une merveilleuse beauté.

L'homme est un abrégé de l'univers, disent les philosophes ; le plus bel organe de l'homme est une sphère qui se nourrit de lumière ; donc le plus beau des êtres, dans le grand univers, aura la même forme, mais avec une existence indépendante et infiniment plus développée. Dans notre milieu terrestre, l'œil n'a pu vivre par soi et pour soi ; il est ici comme en exil. C'est dans le soleil qu'il trouve sa véritable patrie, et si le soleil nourrit des êtres, ce qu'on ne peut guère contester au roi de la création, ce sont assurément des yeux parfaits et indépendants.

Même dans notre corps, l'œil a déjà une sorte d'indépendance ; c'est tout un organisme dans lequel les divers systèmes du corps humain, le système nerveux, le système musculaire, etc., sont groupés, mais de la manière la plus harmonieuse et en affectant la forme concentrique. Que lui manque-t-il pour vivre de sa vie propre, qu'un milieu pour lequel il soit fait ? Nous ne sommes pas au bout de nos preuves. Les extrêmes se touchent, dit le proverbe, et le proverbe a raison ; mais ils ne se touchent que d'un côté, tandis que de l'autre ils s'écartent à l'infini. Un corps qui ne reçoit aucune impulsion et un corps sollicité dans tous les sens par des impulsions contraires, resteront tous deux en repos ; un crâne qui n'aura aucune protubérance caractéristique et celui qui les aura toutes dans la perfection, présenteront l'un et l'autre une surface également unie, etc. Voilà comment il peut se faire que la moins organisée de toutes les créatures animées, savoir l'animalcule infusoire, et la plus parfaite, savoir l'ange, l'habitant du soleil, auront également la forme sphérique ; mais ce qui n'est chez l'un qu'un globule presque rudimentaire, devient chez l'autre le degré suprême de l'organisation.

Et, s'il nous faut des analogies empruntées à des objets plus voisins de nous, prenons la tête humaine, c'est-à-dire la plus noble partie de notre corps, et comparons-la aux têtes des animaux : comme toutes les parties essentielles affectent chez l'homme la sphéricité, se contournent autour d'un point essentiel ! et ce point, c'est le siège de la vision. Que de choses à dire sur ce sujet, si nous avons le loisir de suivre le docteur Misés dans ses méditations profondes !

Une chose le frappe encore, c'est que tout animal naît d'un œuf, et l'homme lui-même, dans le sein de sa mère ; malheureusement la nature grossière au milieu de laquelle nous vivons transfigure et déforme bientôt ce germe quasi sphérique ; nous sommes des anges manqués.

DU LANGAGE DES ANGES.

Les anges se communiquent leurs pensées par l'intermédiaire de la lumière ; au lieu de sons ils ont les couleurs.

Une masse brute et compacte n'agit sur une autre que par la pression, comme la pierre sur la pierre, qu'elle heurte et qu'elle presse.

D'autres substances agissent les unes sur les autres par le goût, c'est-à-dire par une réaction chimique (le goût n'est pas autre chose) ; c'est un premier degré de vie, et les substances salines le possèdent.

Les plantes communiquent entre elles par les odeurs ; le parfum qu'elles exhalent est leur langage.

Les animaux ont les sons à leur service ; et ce moyen de communication est plus varié, plus étendu. L'air en est le milieu.

L'homme emploie ce moyen et en tire de plus grands effets ; d'ailleurs nous le voyons graviter vers les êtres supérieurs par l'écriture, qui a plus d'étendue que la parole.

Il manquerait donc des êtres supérieurs, qui communiqueraient entre eux par la vue, et à qui la lumière servirait de milieu, comme l'air pour l'homme et les animaux. Ces êtres sont les anges. Leur langage est infiniment plus étendu que le nôtre, car il y a dans les couleurs des combinaisons beaucoup plus nombreuses que dans les sons.

Le langage des yeux est, même ici-bas, celui de l'amour ; c'est un avant-goût de celui des anges.

C'est toujours du ciel que l'amour descend sur la terre, et même dans la terre, où il se perd souvent, à peu près comme le météore, qui descend des espaces célestes, brille dans nos régions sublunaires et se creuse enfin dans la terre un profond tombeau. Comme l'amour vient du ciel, il en apporte avec lui le langage, et c'est toujours le regard qui est le premier interprète des sentiments les plus doux.

Les anges sont transparents, mais ils modifient la lumière à volonté, et ils ont pour la parole « lumineuse » un organe analogue à notre bouche pour la parole « acoustique ; » la lumière qui les pénètre, et qu'ils exhalent, ne parle pas sans cesse, pas plus que l'air inspiré et expiré par les hommes ne s'échappe sans cesse en voix articulées.

La vue est notre sens le plus élevé ; mais chez les anges elle est au degré où se trouve pour nous l'ouïe. Ils doivent avoir encore un autre sens qui occupe chez eux le premier rang. Ce sens échappe à nos perceptions ; mais ne pourrions-nous en donner quelque idée ?... Nous l'essayerons peut-être.

La fin à une autre livraison.

ANATOMIE COMPARÉE DES ANGES.

Fin. — Voy. p. 294.

La pierre est enchaînée au sol ; la plante ne s'en dégage que par sa partie supérieure ; le ver rampe encore sur la terre ; les animaux mieux organisés ne la touchent plus que par les extrémités inférieures ; cependant les mammifères-ont quatre points de contact avec le sol ; l'homme n'en a que deux : l'ange ne peut en avoir. Une courte digression sur les mains de l'homme semble ici nécessaire à l'auteur.

L'homme eut le choix de demander pour ses membres antérieurs des ailes comme les oiseaux ; mais il vit bien que les ailes ne l'auraient séparé de la terre qu'en apparence. Ne pouvant la fuir tout de bon, il demanda des mains, pour la dompter et la faire-servir à ses besoins.

Il aurait mieux valu sans doute que nous eussions des mains et des ailes ; mais, arrivée à nous et aux oiseaux, la nature ne disposait plus que de quatre pieds ; elle ne

pouvait les détacher tous du sol ; elle en sépara deux, dont elle fit les ailes de l'oiseau et les mains de l'homme : nous sommes les mieux partagés..

Revenons à notre sujet.

Les pieds et les autres excroissances des animaux proviennent de ce qu'ils obéissent dans leur développement à plus d'un centre d'attraction.

La plante s'élève, attirée par le soleil, mais elle enfonce ses racines dans le sol, attirée qu'elle est par la terre ; l'animal est un peu plus indépendant de notre planète, toutefois ses jambes et ses pieds l'y rattachent encore. L'habitant du soleil ne subit qu'une seule influence, car les planètes ne sont que des potirons auprès de son astre magnifique, et par là les anges peuvent se développer en sphères irréprochables. On n'a point de jambes à la surface du soleil, et si les planètes elles-mêmes sont sphériques, c'est qu'elles ne subissent non plus d'autre influence que la sienne. Que le soleil ait essentiellement la puissance de produire des formes sphériques, c'est, dit notre bizarre anatomiste, ce que prouve la tête humaine, qui est à la fois plus constamment tournée vers le soleil et plus arrondie ; c'est ce que prouve encore notre œil, qui est en relation plus spéciale avec cet astre.

Mais si les anges n'ont point de pieds, comment se meuvent-ils ? Comme les planètes elles-mêmes, qui n'en ont pas davantage : seulement, les mouvements des anges sont libres et spontanés.

Nous pouvons dire, si cela nous plaît, que les habitants du soleil sont les lunes ou les premières planètes de cet astre, circulant dans son voisinage, mais avec une entière liberté.

Toute vie part du soleil : les planètes les plus éloignées ne sont peut-être que des masses inertes ; l'anneau de Saturne, un anneau-de glace ; la terre a du moins une écorce vivante, qui se couvre de verdure et de fleurs ; Vénus et Mercure sont plus profondément pénétrés par la chaleur et la lumière solaires, et les globes plus rapprochés encore sont traversés par cette lumière qui en fait des sphères vivantes, auxquelles on laissera, si l'on veut, le nom de planètes.

Que ces planètes existent, nous en avons la preuve mathématique. La loi de Képler réclame entre Mercure et le soleil une série de planètes, espacées dans la même proportion que les autres. Nous ne les voyons pas, ces planètes inférieures, parce qu'elles sont noyées-dans le fluide lumineux, et lumineuses elles-mêmes. D'ailleurs elles sont d'autant plus petites qu'elles sont plus voisines de l'astre. C'est encore une loi astronomique.

Nous avons, comme les anges, des yeux ; le nom ne fait rien à la chose, et ne sert qu'à faire ressortir tantôt un caractère de l'objet, tantôt un autre.

Que si l'on s'étonne de nous voir attribuer à ces planètes privilég[i]ées le mouvement libre et spontané, nous ferons observer que, même sur la terre, l'action du soleil communique à quelques particules du globe cet heureux caractère. Animées par ses rayons vivifiants, elles acquièrent une force propre et indépendante ; l'insecte rampe,

le quadrupède marche, l'oiseau vole ; pourquoi, l'action solaire ayant pénétré toute la planète, l'activité libre et volontaire ne deviendrait-elle pas l'apanage du globe tout entier ? La plante, l'ange ou l'œil, si vous l'aimez mieux, devient à son tour un véritable soleil qui connaît son bienfaiteur, qui se connaît lui-même et qui se meut autour de son « générateur, » sans autre lien que celui de la reconnaissance et de l'amour.

Mais quel est ce sens supérieur à la vue, qui doit exister chez les anges ? Son agent n'a point de vibrations ; il n'en a pas besoin : il ne se meut pas dans le temps ; cet agent, c'est le temps lui-même.

Cet agent n'a point de corps ; il n'en a pas besoin : il n'est pas dans l'espace ; l'espace même est son corps.

L'agent de la vue approche de cette spiritualité ; l'agent du sens supérieur des anges atteint ce suprême degré.

Ce sens, quel est-il ?... On se souvient que, suivant notre auteur, les anges sont des planètes vivantes ; leur sens particulier, c'est le sentiment de la gravitation universelle, qui met en rapport toutes les sphères.

Ainsi les anges sentent, apprécient l'harmonie générale du monde, non pas toutefois jusque dans les régions infinies, car l'ange lui-même est un être borné. Dieu seul, qui est au-dessus de l'espace et du temps, embrasse dans sa pensée l'harmonie universelle.

Au reste, les sens que nous possédons, les anges en sont pourvus dans une plus large mesure. Leur vue est incomparablement supérieure à la nôtre. Ils voient de tout leur corps ; nous sommes des taupes auprès d'eux. Tous leurs mouvements sont mélodieux ; chez nous, la danse et la musique sont séparées, et, trop souvent, quand elles veulent s'accorder, elles y réussissent fort mal ; chez eux, ce sont choses qui vont ensemble, et la vibration des corps sonores ne donne qu'une idée imparfaite de cette admirable fusion de la danse et de l'harmonie.

Notre auteur avoue, heureusement, qu'il connaît peu ce qui concerne l'ouïe, le goût, le toucher et l'odorat chez les anges. Il n'a présenté qu'une légère esquisse, résultat de ses premiers travaux, mais il prépare une histoire naturelle des anges, où tous ces points seront, dit-il, éclaircis. S'il croit que son premier essai n'a rien d'obscur, il se fait une idée singulière de la clarté.

« Légendes bibliques des Musulmans », *Le Magasin pittoresque*, t. xv, 1847, p. 182-183, 205-206 et 362-365.

LÉGENDES BIBLIQUES DES MUSULMANS.

Le Coran, le livre de la religion et de la loi musulmane, n'est, comme on le sait, qu'un composé des principaux dogmes de l'Évangile et de la Bible, joint aux prescrip-

tions et aux récits que Mahomet a lui-même inventés pour faire croire à sa mission de prophète et séduire l'esprit, les sens, l'imagination de ceux à qui il prêchait sa nouvelle doctrine. À ces deux sources judaïque et chrétienne Mahomet a encore emprunté des légendes historiques ou miraculeuses qu'il travestissait selon ses vues et faisait servir à ses desseins. Plusieurs de ses disciples ont eu recours au même mode d'enseignement, et, grâce à cette habile combinaison, grâce à l'amour des Orientaux pour tout ce qui tient au domaine du merveilleux, il s'est formé parmi la race musulmane un cycle de récits traditionnels où, sur un fond biblique, la fantaisie arabe a dessiné d'étonnants ornements et des fables prodigieuses. Ce cycle remonte des temps de Jésus-Christ jusqu'aux premiers temps de la Genèse. Dans sa vaste étendue et dans ses corrélations il embrasse la plupart des événements et des personnages qui apparaissent dans les sublimes pages de Moïse et dans le livre des Rois ; mais ces événements ont été dénaturés d'une façon merveilleuse, et ces personnages ont été transformés en prophètes et en précurseurs de Mahomet. Un orientaliste d'Allemagne, M. le docteur G. Weil, à qui l'on devait déjà une savante biographie de Mahomet, vient de publier un recueil de ces légendes curieuses. Nous racontons d'après lui celle de Salomon.

LÉGENDE DE SALOMON.

Lorsque Salomon eut rendu les derniers devoirs à son père, il s'assit pour se reposer dans une vallée entre Hébron et Jérusalem, et tout à coup s'évanouit. En revenant à lui, il vit apparaître huit anges qui avaient des ailes innombrables de toute sorte de formes et de couleurs, et qui s'inclinèrent trois fois devant lui. « Qui êtes-vous ? demanda Salomon les yeux encore à demi-fermés. — Nous sommes les anges chargés de gouverner les vents. Dieu, notre créateur et le tien, nous envoie vers toi pour te rendre hommage, te donner plein pouvoir sur nous et sur les vents dont nous disposons. Ils seront, selon ta volonté et ton but, orageux ou paisibles, et souffleront toujours du côté auquel tu tourneras le dos. Quand tu le désireras, ils t'enlèveront de terre pour te porter sur les plus hautes montagnes. » Le premier de ces huit anges remit à Salomon une pierre précieuse sur laquelle étaient gravés ces mots : *Dieu est la force et la grandeur*, et lui dit : « Quand tu auras besoin de nous, tourne cette pierre vers le ciel, et nous accourrons pour te servir. »

Dès que ces anges se furent retirés, il en vint quatre autres d'un aspect tout différent : le premier ressemblait à une monstrueuse baleine, le second à un aigle, le troisième à un lion, et le quatrième à un serpent. « Nous commandons, dirent-ils, à toutes les créatures vivantes de la terre et de l'eau, et nous venons par ordre de Notre-Seigneur te rendre hommage. Dispose de nous selon ta volonté. Nous rendrons à tes amis tous les services qui sont en notre pouvoir, et nous ferons à tes ennemis tout le mal possible. » Un des anges présenta à Salomon une pierre sur laquelle étaient gravés ces

mots : *Que toutes les créatures louent le Seigneur*, et lui dit : « Il te suffira de poser cette pierre sur ta tête pour que nous nous rendions près de toi à toute heure. » Salomon voulut les mettre à l'œuvre aussitôt ; il leur ordonna de lui apporter un couple de tous les animaux répandus dans l'air, dans les eaux et sur la terre. Les anges disparurent avec la rapidité de l'éclair, et, un instant après, Salomon vit rangés autour de lui les animaux de toute sorte depuis l'éléphant jusqu'au plus petit insecte. Salomon les interrogea l'un après l'autre sur leur manière de vivre, écouta leurs plaintes, et leur interdit plusieurs abus. Il s'entretint surtout avec les oiseaux. Leur langage, qu'il comprenait tout aussi bien que celui des hommes, le charmait par sa mélodie, et il se plaisait à entendre leurs sentences. Le paon disait : « Comme tu jugeras tu seras jugé. » Le rossignol : « La modération est le plus grand des biens. » La tourterelle : « Il serait mieux pour beaucoup d'être qu'ils n'eussent jamais vu le jour. » Le faucon : « Celui qui n'aura point pitié des autres ne trouvera pour lui-même point de pitié. » L'oiseau syrdar : « Pécheurs, convertissez-vous à Dieu. » L'hirondelle : « Faites le bien, vous en serez récompensé. » Le pélican : « Loué soit Dieu sur la terre et dans le ciel ! » La colombe : « Tout passe ; Dieu seul est éternel. » Le kata : « Celui qui sait se taire est plus sûr d'atteindre son but. » L'aigle : « Si longue que soit notre vie, elle arrive toujours à sa fin. » Le corbeau : « Loin des hommes, c'est là qu'on est le mieux. » Le coq : « Pensez à Dieu, ô hommes légers. »

Salomon choisit pour ses compagnons le faucon et le coq, le premier à cause de sa belle maxime, le second à cause de son œil clairvoyant qui pénètre la terre comme un cristal, et qui pourrait lui indiquer partout une source, soit pour boire, soit pour faire ses ablutions avant la prière. Il ordonna aux pigeons, en leur posant la main sur la tête, de demeurer dans le temple qu'il allait faire bâtir. Quelques années après, par l'effet de l'attachement de Salomon, ces pigeons avaient une progéniture si nombreuse que tous ceux qui venaient au temple des quartiers les plus éloignés de la ville pouvaient marcher à l'ombre de leurs ailes.

Quand Salomon se retrouva seul, il vit venir un ange dont la partie supérieure ressemblait à la terre et la partie inférieure à l'eau. Il s'inclina profondément, et dit : « C'est moi qui fais connaître la volonté de Dieu à l'eau et à la terre, et je suis envoyé vers toi pour te donner le pouvoir sur ces deux éléments. Quand tu l'ordonneras, les plus hautes montagnes s'aplaniront, les mers et les fleuves desséchés se transformeront en terres fructueuses et les terres deviendront des lacs et des mers » À ces mots, il lui remit une pierre précieuse sur laquelle on lisait : *Le ciel et la terre sont les serviteurs de Dieu.*

Enfin, un autre ange apporta à Salomon une quatrième pierre sur laquelle étaient gravés ces mots : *Il n'y a point de Dieu hors le seul Dieu, et Mahomet est son prophète.* « Par la vertu de cette pierre, dit-il au roi, tu commanderas un monde d'esprits bien plus considérable que celui des hommes et des animaux, et qui occupe tout l'espace qui s'étend entre le ciel et la terre. Une partie de ces esprits, ajouta l'ange, adore le vrai

Dieu ; les autres sont infidèles, et reconnaissent pour leur divinité le feu ou le soleil, différents astres ou l'eau. Les premiers entourent constamment l'homme pieux pour le préserver de l'infortune et du péché ; les autres, au contraire, cherchent à lui nuire, à le corrompre, à l'entraîner au mal, ce qui leur est d'autant plus facile qu'ils peuvent se rendre invisibles et prendre toutes sortes de formes. » Salomon voulut voir les djinns avec leur ligure naturelle ; l'ange s'élança dans les airs comme une colonne de feu, et revint avec une troupe de djinns et de satans que Salomon, malgré le pouvoir qu'il venait d'acquérir sur eux, ne put envisager sans un secret effroi. Jamais il ne s'était imaginé qu'il pût y avoir dans le monde des êtres si difformes et si affreux. Il vit des têtes d'hommes sur des croupes de chevaux dont les pieds ressemblaient à des pieds d'âne, des ailes d'aigles sur des bosses de chameaux, des cornes de gazelles sur des têtes de paons. Étonné d'un tel assemblage de formes, Salomon demanda à l'ange comment il se faisait que les djinns, qui devaient tous avoir la même origine, ne fussent pas tous semblables l'un à l'autre. « C'est la suite, répondit l'ange, de leur vie coupable, de leurs relations désordonnées. À mesure qu'ils s'abandonnent à leurs passions, leur race dégénère. »

De retour chez lui, Salomon fit faire avec les quatre pierres que les anges lui avaient remises un anneau au moyen duquel il pouvait à toute heure exercer son autorité sur le monde des esprits, des animaux, sur la terre et les vents. Son premier soin fut de soumettre les djinns et les satans. Il les fit tous comparaître devant lui, à l'exception du puissant Sachz, qui se tenait caché dans une île inconnue de l'Océan, et d'Iblis, le maître des méchants esprits, Iblis, à qui Dieu a donné une complète indépendance jusqu'au jour du jugement dernier. Quand les djinns furent rassemblés, Salomon posa son anneau sur chacun d'eux, et leur imprima ainsi le signe de l'esclavage. Il leur imposa ensuite l'obligation de construire divers édifices publics, entre autres un temple qu'il fit élever sur le modèle de celui qu'il avait vu dans un de ses voyages à la Mecque, mais dans des proportions beaucoup plus grandioses et avec plus de splendeur. Les femmes des djinns furent chargées de préparer les aliments, de filer la laine et la soie, de tisser les étoffes, et de tous les autres travaux qui sont du ressort ordinaire de leur sexe. Les étoffes qu'elles tissaient étaient distribuées aux pauvres, et les aliments qui sortaient de leurs cuisines étaient placés sur des tables qui occupaient un espace d'un mille carré. On consommait chaque jour trente mille bœufs, autant de brebis, une quantité énorme d'oiseaux et de poissons, que Salomon se procurait par la vertu de son anneau, malgré l'éloignement de la mer. Les djinns et les satans étaient, dans ces repas publics, assis à des tables de fer ; les pauvres, à des tables de bois ; les chefs du peuple et de l'armée, à des tables d'argent ; les savants et les hommes distingués par leur piété prenaient place à des tables d'or, et Salomon lui-même les servait.

Un jour, après un de ces banquets, Salomon demanda à Dieu la faveur de pouvoir nourrir une fois toutes les créatures du monde. « Tu désires l'impossible, répondit le

Seigneur ; mais, pour te satisfaire, commence demain seulement avec les animaux de la mer. » Salomon ordonna aux djinns de charger de grains cent mille chameaux, cent mille mulets, et de les conduire au bord de la mer. Puis il se mit à crier : « Venez tous, habitants des flots, je veux apaiser votre faim. » Les poissons de toute sorte nagèrent à la surface de l'eau, prirent le grain que Salomon leur jetait, et se retirèrent. Tout à coup apparut une baleine dont la tête ressemblait à une montagne. Salomon lui fit jeter par les esprits des sacs de grain, puis d'autres, puis d'autres encore ; mais l'insatiable baleine en demandait encore. Toutes les provisions étaient épuisées, et la baleine criait : « Donne-moi à manger, je n'ai jamais éprouvé une telle faim. » Salomon s'informa s'il y avait dans la mer beaucoup de poissons de la même sorte. « Il y en a, répondit la baleine, soixante-dix mille espèces, dont la plus petite est d'une telle taille que ton corps ne tiendrait pas plus de place dans ses entrailles qu'un grain de sable dans le désert. » Alors le roi se jeta la face contre terre, et pleura, et pria le Seigneur de lui pardonner son vœu téméraire. « Mon royaume, dit Dieu, est plus grand que le tien. Lève-toi, et regarde une seule des créatures que je ne soumets point au pouvoir de l'homme. » Au même instant, la mer mugit comme si elle avait été agitée par les huit vents, et sur les flots orageux on vit s'élever un monstre capable d'en avaler un sept mille fois plus gros que celui que Salomon n'avait pu rassasier, et ce monstre s'écria d'une voix pareille au fracas de la foudre : « Béni soit Dieu qui seul peut me préserver de mourir de faim ! »

La suite à une autre livraison.

LÉGENDES BIBLIQUES DES MUSULMANS.

LÉGENDE DE SALOMON.

(Suite. — Voyez pag. 182.)

LES DJINNS. — LE PALAIS DE SALOMON. — LA REINE DES FOURMIS. — L'ANGE DE LA MORT.

Les djinns qui travaillent à la construction du temple faisaient avec leurs truelles et leurs marteaux un tel vacarme que les habitants de Jérusalem ne pouvaient plus s'entendre. Salomon demanda à ces turbulents ouvriers s'ils n'avaient pas un moyen de couper les métaux sans produire un tel bruit. L'un d'eux s'avança, et dit : « Ce moyen n'est connu que du puissant Sachz, qui a su se soustraire à ton autorité. — Mais, répliqua le roi, ne peut-on l'atteindre ? — Sachz, répondit le djinn, est plus fort que nous tous ensemble, et nous surpasse en agilité comme en force. Mais je sais que chaque mois il vient boire à une source dans le pays de Hidzj. Peut-être pourras-tu trouver là le moyen de le soumettre. »

Le roi ordonna alors à une troupe de djinns de voler vers cette source, de la mettre à sec, d'en remplir le bassin d'un vin enivrant, et d'attendre que Sachz y arrivât. Quelques semaines après, Salomon, étant sur la terrasse de son palais, vit venir un djinn plus rapide que le vent. « Quelles nouvelles m'apportes-tu ? s'écria-t-il. — Sachz est plongé dans l'ivresse au bord de la fontaine. Nous l'avons lié avec des cordes grosses comme les colonnes de ton temple, mais qu'il brisera comme un cheveu dès qu'il se réveillera » Salomon se plaça sur le dos du djinn ailé, et, en moins d'une heure, il se trouva près de la source. Il était temps, car Sachz ouvrait déjà les yeux ; mais ses pieds et ses mains étaient encore enchaînés, de telle sorte que Salomon put lui appliquer son anneau sur les épaules. Sachz poussa un tel cri de douleur que la terre en trembla. « Ne crains rien, puissant djinn, lui dit Salomon ; je te rendrai ta liberté dès que tu m'auras indiqué le moyen de couper sans faire de bruit les métaux. — Je l'ignore, répondit Sachz ; mais le corbeau pourra te l'indiquer. Prends les œufs de son nid, place-les sous un vase de cristal, et tu verras ce que la mère fera pour rompre cette enveloppe. » Le conseil du djinn fut suivi. Le corbeau voltigea quelques instants autour de ses œufs ; puis, voyant qu'elle ne pouvait les atteindre, prit son vol, et revint portant dans son bec une pierre appelée samur. En touchant avec cette pierre le vase de cristal, il le fendit en deux. « Où as-tu trouvé cette pierre ? demanda Salomon. — Bien loin, bien loin ; dans une montagne de l'Occident. » Le roi ordonna à une troupe de djinns de s'en aller avec le corbeau jusqu'à cette montagne. Ils en rapportèrent une provision de samurs que l'on distribua aux ouvriers ; dès ce jour, ils poursuivirent leurs travaux sans faire le moindre bruit. Salomon, avant de rentrer à Jérusalem, donna la liberté à Sachz, qui poussa un cri de joie strident comme un rire moqueur.

Salomon se fit aussi construire un palais avec une profusion d'or, d'argent, de pierres précieuses, qu'on n'avait encore vue chez aucun roi. Plusieurs salles avaient un parquet de cristal et un plafond de même. Son trône fut fait avec du bois de sandal, couvert d'or et de diamants. Pendant qu'on travaillait à cet édifice, il entreprit un voyage à l'antique ville de Damas, dont les environs sont un des quatre merveilleux jardins de la terre. Le djinn qui le portait prit son essor en ligne droite et passa par la vallée des Fourmis, qui est entourée de tant de rocs escarpés et de tant d'abîmes, que nul homme n'avait encore pu y pénétrer. Le roi fut très surpris de voir une quantité immense de fourmis grosses comme des loups, et qui avec leurs yeux gris et leurs pattes grises ressemblaient de loin à un nuage. Leur reine, qui n'avait jamais aperçu une figure humaine, fut effrayée à l'aspect de Salomon, et ordonna à ses sujets de rentrer dans leurs grottes. Mais Dieu lui prescrivit de les rassembler et de se présenter devant Salomon pour lui rendre hommage. Le roi, à qui le vent apportait à trois milles de distance les paroles de Dieu et celles de la reine, descendit dans la vallée, et bientôt elle fut inondée de fourmis. « Pourquoi donc me crains-tu, demanda Salomon à la reine, puisque les légions auxquelles tu commandes sont si nombreuses qu'elles pourraient ravager le monde ? —

ne crains que Dieu, répondit la reine ; car si mes sujets que tu vois ici devant toi étaient menacés d'un péril, à un seul signe j'en rassemblerais une troupe soixante et dix mille fois plus considérable. — Pourquoi donc, quand tu m'as aperçu, as-tu ordonné à tes fourmis de se retirer ?

» — Parce que je craignais qu'en te regardant elles n'oubliassent un instant leur créateur.

» — N'as-tu rien à me demander ?

» — Je n'ai nul besoin de toi ; mais je te conseille de toujours vivre de façon à justifier ton nom, qui signifie homme sans tache. Garde-toi aussi de retirer ton anneau de ton doigt, sans prononcer d'abord ces paroles : *Au nom du Dieu des miséricordes*.

» — Seigneur, s'écria Salomon, ton royaume est plus grand que le mien ; » et il s'éloigna.

En revenant de son voyage, Salomon ordonna aux djinns de prendre un autre chemin pour ne point troubler les fourmis. Sur les frontières de la Palestine, il entendit une voix qui disait : « Mon Dieu, toi qui as choisi Abraham pour ton ami, délivre-moi de cette vie de douleurs. » Il mit pied à terre, et aperçut un petit homme ridé, courbé, dont les membres tremblaient.

« — Qui es-tu ? lui demanda Salomon.

» — Un Israélite de la race de Juda.

» — Quel âge as-tu ?

» — Dieu seul le sait. J'ai compté mes années jusqu'à trois cents. Depuis, je dois bien avoir encore vécu un demi-siècle.

» — Comment es-tu arrivé à un âge que nul homme n'a atteint depuis Abraham ?

» — Une nuit, j'ai vu une étoile filante, et j'ai formé le souhait insensé de ne pas mourir avant de m'être trouvé en face du plus grand prophète.

» — Tu es au terme de ton attente ; prépare-toi à la mort, car je suis le roi et prophète Salomon à qui Dieu a donné un pouvoir que jamais humain n'avait eu. »

À peine ces mots étaient-ils prononcés que l'ange de la mort descendit des airs, et enleva l'âme du vieillard.

« — Tu étais donc tout près de moi, dit Salomon à l'ange, puisque tu es apparu si vite ?

» — Grande est ton erreur. Sache que je repose sur les ailes d'un ange dont la tête s'élève à la distance de dix mille années dans le septième ciel, et dont les pieds plongent dans les entrailles de la terre à une profondeur de cinq siècles. Cet ange est si fort que, si Dieu le permettait, il engloutirait aisément le globe. C'est lui qui m'indique le moment, le lieu où j'ai une âme à prendre. Lui-même a toujours les yeux fixés sur l'arbre Sidrat-almuntaha, qui porte autant de feuilles qu'il y a d'hommes vivants. Sur chaque feuille est inscrit le nom d'un individu. À la naissance d'un enfant, une nouvelle feuille

pousse à l'arbre ; lorsqu'il a atteint le terme de sa vie, la feuille se dessèche, tombe, et au même instant j'enlève une âme.

» — Comment recueilles-tu ces âmes et où les portes-tu ?

» — Lorsqu'un croyant meurt, Gabriel m'accompagne ; son âme est enveloppée dans un voile de soie verte et insufflée à un oiseau vert qui stationnera dans le paradis jusqu'au jugement dernier. Je prends moi-même les âmes des pécheurs dans une grossière étoffe de laine, tachée de goudron, et je les porte à l'entrée de l'enfer, où, jusqu'au jugement dernier, elles erreront dans les affreuses vapeurs du lieu maudit. »

Salomon remercia l'ange de son entretien, et le pria de tenir cachée aux hommes et aux djinns l'heure de sa mort. Ensuite il lava le corps du défunt, l'ensevelit, pria pour son âme et pour l'adoucissement de ses peines quand il serait interrogé par les anges Ankir et Menkir.

Ce voyage avait tellement fatigué le roi, qu'à son retour à Jérusalem il se fit tisser par les génies de forts tapis en soie assez larges pour qu'il put s'y placer avec tous les gens de sa suite et tout le service de sa maison. Lorsqu'il voulait se mettre en route, il faisait étendre un de ces tapis devant la ville, ordonnait aux vents de l'enlever ; puis, s'asseyant là sur son trône, au milieu de son escorte, dirigeait les vents comme des chevaux qu'on tient par la bride.

La suite à une autre livraison.

LÉGENDES BIBLIQUES DES MUSULMANS.

LÉGENDE DE SALOMON.

(Suite. — Voy. p. 182, 205.)

LE RÉCIT DU FAUCON. — LA BELLE BALKIS, REINE DE SABA. — AMBASSADES ET ÉPREUVES.
— MARIAGE DE SALOMON ET DE BALKIS. LEUR MORT.

Lorsque Salomon était assis sur son tapis merveilleux, les génies et les démons devaient voler devant lui ; car il se fiait si peu à eux qu'il ne voulait point les perdre de vue, et qu'il ne se servait que de vases de cristal pour les voir encore en buvant. Les oiseaux devaient se tenir au-dessus du tapis, pour l'ombrager de leurs ailes.

Un jour il s'aperçut à un rayon luisant sur le tapis qu'un oiseau avait déserté son poste. Il ordonna à l'aigle de faire l'appel de tous ceux qui devaient être là pour voir lequel était parti. L'aigle revint lui dire que c'était le faucon. Salomon entra dans une violente colère. Le faucon était un des oiseaux dont il avait le plus besoin pour découvrir en chemin les sources d'eau cachées dans le sol. « Élanche-toi dans les airs, dit-il à l'aigle, cherche le fugitif, et amène-le-moi. Pour le punir de sa faute, je lui arracherai

toutes les plumes et l'exposerai sans défense aux rayons du soleil jusqu'à ce que les insectes le dévorent. »

L'aigle s'élança dans l'espace, regarda de tout côté, et, apercevant le faucon, se précipita sur lui, le prit dans ses serres, et le porta vers Salomon qui le saisit avec violence. L'oiseau trembla de tous ses membres, et ses plumes étaient baignées de sueur.

« — Souviens-toi, ô prophète, s'écria-t-il avec angoisse, que tu devras un jour comparaître devant le tribunal de Dieu ; ne nie juge donc pas avant de m'avoir entendu.

» — Comment peux-tu t'excuser de m'avoir quitté sans ma permission ?

» — Je t'apporte des renseignements sur une contrée et sur une reine dont tu n'as jamais entendu prononcer le nom. Je veux parler du royaume de Saba et de la reine Balkis.

» — Ces noms sont en effet entièrement nouveaux pour moi. Comment les connais-tu ? »

Alors le faucon raconta que Saba était la capitale d'un vaste empire situé au sud de l'Arabie, et que cette ville avait été construite par le roi Abd-Schems (serviteur du soleil), à qui ses conquêtes avaient fait donner le surnom de Saba (qui prend des prisonniers). « La cité de Saba, dit encore le faucon, est la plus belle, la plus grande, qu'on ait jamais vue ; de plus, elle est si forte qu'elle peut braver toutes les troupes de la terre. De tout côté s'élèvent là des palais de marbre avec de magnifiques jardins. Par le conseil de Lokmann, pour préserver dans les temps de pluie son royaume des inondations, et pour lui procurer de l'eau dans les années de sécheresse, Saba avait fait élever des digues et creuser des canaux. Aussi la prospérité s'est-elle répandue sur cette terre, qui est si vaste qu'un bon cavalier ne pourrait en un mois aller d'une de ses extrémités à l'autre. Partout des arbres superbes, un air pur, un ciel serein. Le royaume de Saba est comme un diamant au front du globe. Aujourd'hui, une jeune reine nommée Balkis gouverne le royaume de Saba ; elle s'y fait admirer par son intelligence, chérir par sa justice. Cachée par un rideau qui la soustrait aux regards des hommes, elle assiste aux conseils de ses ministres, assise sur un trône d'or et de pierres précieuses. Mais, de même que les autres rois de cette contrée, elle adore le soleil. »

Quand le faucon eut achevé son récit, « Nous allons voir, dit Salomon, si tu dis la vérité ou si tu es un menteur. » Il se fit indiquer une source, fit ses ablutions, ses prières, puis écrivit ces lignes :

Salomon, fils de David et serviteur de Dieu, à Balkis, reine de Saba.

« Au nom du Dieu des miséricordes, du Dieu tout-puissant, salut à celui qui suit une sage direction ; rendez-vous à mon invitation, et soyez du nombre des croyants. »

Il scella cette lettre de son sceau, et la remit au faucon, en lui disant : « Porte cette lettre à la reine Balkis, puis retire-toi un peu à l'écart, de façon à observer ce qu'elle fera. » L'oiseau partit comme une flèche, portant la lettre à son bec, et, le lendemain matin, il était arrivé au but de son voyage. La reine était au milieu de ses conseillers lorsqu'il entra dans la salle royale et lui présenta la lettre dont il était chargé. Dès qu'elle vit le sceau de Salomon, elle le brisa avec précipitation, lut avec empressement cette missive inattendue, puis la montra à ses ministres, à ses généraux, en leur demandant leur avis. Tous lui dirent : « Tu peux te lier à notre résolution et à notre courage ; juge toi-même ce que nous devons faire selon ta sagesse et ta volonté. — Avant de m'engager, dit la reine, dans une guerre qui est toujours un fléau pour un pays, je veux envoyer des présents à Salomon, et voir de quelle façon il recevra mes ambassadeurs. S'il se laisse séduire par mes présents, il n'est rien de plus que les autres rois soumis à notre pouvoir ; s'il les rejette, c'est un vrai prophète, et nous devons nous convertir à sa religion. » Elle fit alors préparer mille tapis brodés d'or et d'argent, une couronne formée d'hyacinthe et des plus fines perles, une cargaison d'ambre, d'aloes et d'autres produits précieux de l'Arabie du sud. Elle y joignit une petite cassette fermée qui renfermait une perle non percée, un diamant traversé par un trou tortueux, et un vase de cristal. « Il faudra, dit-elle, que Salomon devine ce qui est renfermé dans cette cassette, qu'il perce la perle, fasse passer un fil à travers le diamant, et remplisse ce vase d'une eau qui ne viendra ni du ciel ni de la terre. » Elle remit ces présents, et donna ses instructions à des hommes intelligents, puis leur dit : « Si Salomon vous reçoit avec fierté et arrogance, ne vous laissez pas intimider ; ce serait un signe de sa faiblesse. S'il vous accueille avec bonté, soyez sur vos gardes, car vous aurez affaire à un grand prophète. »

Le faucon, qui avait tout vu et tout entendu, reprit son vol au moment où les ambassadeurs allaient se mettre en route, vint trouver Salomon, et lui raconta ce qui s'était passé.

Le roi ordonna aux djinns de lui faire un tapis qui de son trône descendrait, du côté du sud, sur un espace de neuf parasanges ; à l'est, il fit élever une muraille d'or ; à l'ouest, une muraille d'argent ; de chaque côté de son tapis il fit réunir une quantité d'animaux curieux, de djinns et de démons. Les ambassadeurs furent étrangement surpris à l'aspect d'une telle splendeur. Plus ils s'approchaient, plus ils étaient frappés de cette magnificence sans pareille. La vue des animaux extraordinaires au milieu desquels ils devaient passer leur causait en outre une secrète inquiétude. Ils se sentirent plus à l'aise lorsqu'ils se trouvèrent devant le trône royal, et que Salomon, les saluant avec un gracieux sourire, leur demanda ce qui les amenait près de lui. — « Nous apportons, répondit l'un d'entre eux, une lettre de la reine Balkis. — Je sais, reprit Salomon, ce qu'elle renferme, et je sais de même ce qui est caché dans la cassette que vous tenez à la main. Avec l'aide de Dieu, je percerai la perle, je ferai passer un fil par le trou tortueux du diamant ; et d'abord je veux remplir votre vase de cristal avec une eau qui ne vient

ni de la terre ni du ciel. » Il ordonna à un esclave d'une taille corpulente de prendre un jeune et fringant coursier, de le faire courir de toutes ses forces dans le camp, et de le ramener au galop. Quand l'esclave fut de retour, des flots de sueur découlaient des flancs du coursier ; le vase de cristal fut rempli en un instant. « Voilà, dit Salomon, de l'eau qui ne vient ni de la terre ni du ciel. » Puis il perça la perle avec la pierre que Sachz et le corbeau lui avaient découverte. Le plus difficile était de faire passer un fil à travers le trou tortueux du diamant ; mais un démon lui apporta un ver qui s'insinua dans l'ouverture de la pierre, traînant après lui un fil de soie. L'opération achevée, le roi Salomon demanda au ver comment il pourrait le récompenser. Le ver le pria de lui donner pour demeure un bel arbre à fruits. Le roi lui assigna le mûrier, qui, depuis ce jour, protège et nourrit les vers à soie.

« Vous avez vu, dit Salomon aux ambassadeurs, que j'ai heureusement satisfait à tout ce que la reine désirait. Retournez maintenant près d'elle avec les présents qu'elle me destinait et dont je n'ai nul besoin. Dites-lui que si elle ne se convertit pas à ma croyance, et si elle ne me rend pas hommage, j'entrerai dans son royaume avec une armée à laquelle nulle force humaine ne peut résister, et la ramènerai prisonnière dans mon palais. » Les ambassadeurs le quittèrent convaincus de sa puissance, et Balkis partagea leur conviction lorsqu'ils lui eurent raconté leur voyage. « Salomon, dit-elle à ses vizirs, est un grand prophète. Le mieux est que je parte avec mes généraux et que j'aie vu ce qu'il désire de moi. » Elle fit faire ses préparatifs de voyage, et enferma son trône, dont elle se séparait à regret, dans une salle à laquelle on n'arrivait qu'après avoir traversé six autres salles construites au fond de son palais et gardées par les plus fidèles serviteurs. Elle partit avec ses douze mille généraux dont chacun commandait à plusieurs milliers d'hommes. Quand elle ne fut plus éloignée que d'une parasange du camp de Salomon, celui-ci dit à ses génies : « Qui de vous m'apportera le trône de Balkis avant qu'elle adopte ma croyance, afin que je puisse encore légitimement m'emparer de cette œuvre d'art comme étant le bien d'un infidèle ? — Moi je te l'apporterai avant midi, répondit un djinn haut comme une montagne. J'ai assez de force pour tenter cette entreprise, et tu peux te fier à moi. » Mais Salomon ne voulut pas lui accorder tant de temps, car il voyait déjà les nuages de poussière soulevés par les troupes de Saba. Alors son vizir Assaf, qui aimait à invoquer le nom de Dieu, lui dit : « Élève tes regards vers le ciel, et avant que tu les abaisses sur la terre le trône de Balkis sera devant toi. » Salomon obéit ; Assaf implora Dieu par ses noms les plus sacrés. Au même instant, le trône de Balkis s'enfonça dans le sol, et parut devant le roi, en fendant la terre. La reine s'approcha, et reconnut son trône. Salomon voulut voir si, comme on le lui avait dit, elle avait des pieds d'âne : il la fit entrer dans une salle dont le parquet était du cristal. Balkis, croyant que c'était un lac, releva sa robe pour le traverser, et découvrit ainsi deux jolis pieds de femme. « Avance sans crainte, dit le roi ; tu ne marches pas dans l'eau, mais sur un pu[r] cristal ; avance, et soumets-toi à ma croyance. »

Balkis s'inclina devant lui, abjura le culte du soleil : Salomon l'épousa, et la renvoya dans son royaume de Saba, où il allait la voir chaque mois.



(Le *Simorg* ou *Simorg-Anka*, tiré d'un manuscrit arabe. — Cet oiseau merveilleux, dont le plumage brillait de toutes les couleurs imaginables, possédait non-seulement la connaissance de toutes les langues, mais encore la faculté de prédire l'avenir.)

Lorsqu'elle mourut, il la fit ensevelir devant la ville de Tadmor, qu'elle avait construite. Son tombeau resta caché à tous les regards jusqu'au règne du calife Walid, pendant lequel des torrents de pluie renversèrent les murs de Tadmor. On découvrit alors un cercueil de soixante aunes de longueur et de quarante de largeur, qui portait cette inscription : « Ici est la sépulture de la pieuse Balkis, reine de Saba, épouse du prophète Salomon, fils de David. Elle se convertit à la vraie foi dans la treizième année du règne de Salomon, l'épousa dans la quatorzième, et mourut dans la trente-troisième. » Le fils du calife fit ouvrir ce cercueil, et vit une femme si belle et si fraîche qu'on eût dit qu'elle venait d'être déposée dans la terre. Il en donna avis à son père, en lui demandant ce qu'il devait faire. Walid lui enjoignit de laisser le tombeau là où il l'avait trouvé, et de le couvrir de tant de blocs de marbre que jamais une main humaine ne pût le profaner.

L'ordre du calife fut exécuté, et depuis ce temps, malgré les dévastations de la ville de Tadmor, on n'a plus vu aucune trace du sépulcre de Balkis.

Quelques mois après l'ensevelissement de la reine, l'ange de la mort apparut à Salomon avec six visages. Le roi, qui ne l'avait jamais vu sous une si belle forme, lui demanda ce que signifiaient ces six visages. « Avec celui de droite, répondit l'ange, je recueille les âmes des habitants de l'Orient ; avec celui de gauche, celles de l'Occident ; avec celui qui est sur ma tête, les âmes des habitants du ciel ; avec le visage inférieur, je prends les djinns dans les entrailles de la terre ; avec celui de derrière, les âmes des peuplades de Jadjudi et de Madjudi ; avec celui de devant, les âmes des croyants, et la tienne est du nombre.

» — Laisse-moi vivre jusqu'à ce que mon temple soit achevé ; car, après ma mort, les djinns cesseront de travailler.

» — Ton heure est arrivée ; il n'est pas en mon pouvoir de la prolonger d'une seconde.

» — Eh bien ! suis-moi dans ma salle de cristal. »

L'ange y consentit. Salomon fit sa prière, puis s'appuya sur un bâton, et invita l'ange à lui enlever son âme dans cette posture. Il mourut ainsi, et sa mort resta secrète pendant une année. Les djinns ne la connurent que lorsque le temple fut achevé, lorsque le bâton, rongé par les vers, tomba sur le parquet de cristal avec le corps qu'il soutenait. Pour se venger de la ruse du roi, les djinns cachèrent sous son trône différents livres de magie, afin de faire passer Salomon pour un magicien aux yeux des infidèles. Mais c'était un vrai prophète de Dieu ; et le Coran dit : « Salomon n'était pas un infidèle ; ce sont les djinns qui ont enseigné aux hommes les pratiques de la sorcellerie. »

Quand il fut tombé sur le parquet, les anges l'emportèrent avec son anneau dans une grotte secrète, où ils le garderont jusqu'au jour du jugement dernier.

شکر ملائکین و سجای و احکام معلوق طلس



(Djinn appelé *Malek-Meymoun*, tiré d'un manuscrit turc intitulé : *l'Orient du bonheur et la source de la souveraineté dans la science des talismans*, par Sidi Mohammed Ben-Emir Haçan el-Saoudi. — Cet ouvrage, composé en 990 de l'hégire (1582 de l'ère vulgaire), a été apporté du Caire et déposé à la Bibliothèque nationale, par le citoyen Monge, au nom du général Bonaparte. — La petite légende verticale qu'on voit à gauche est un talisman pour se préserver des maléfices de ce djinn.)